

Le Patriote Français.

JOURNAL POLITIQUE, LITTERAIRE ET COMMERCIAL.

IMMIGRATION

LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE.

COLONISATION

BUREAU

Le PATRIOTE paraît provisoirement trois fois la semaine, le DIMANCHE, le MERCREDI et le VENDREDI. Il est placé sous la direction de M. ARSENE ISABELLE, négociant, rédacteur en chef. On souscrit au bureau du journal.

Rue de las Camaras, N° 148.

Les lettres et avis doivent être adressés, comme par le passé à M. J. REYNAUD, propriétaire gérant.

PRIX
DE L'ABONNEMENT
2 PATACONS par mois.

AVIS.

L'imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS est actuellement, rue de las Camaras, N° 148 au premier.

MONTEVIDEO.

9 JUILLET 1850.

POUR L'EXTERIEUR.

REVUE POLITIQUE DU MOIS DE JUIN
DANS LA PLATA.

Nous écrivons cet article avec l'intention de mettre nos amis et nos lecteurs d'Europe en état de se rendre compte de la situation générale des affaires politiques dans la Plata, à la fin de la première moitié de l'année 1850.

Le mois de juin s'est écoulé dans la Plata, comme les précédents, sans laisser de traces visibles dans le sentier d'événements. Il ne s'en est présenté aucun, pendant sa durée, qui ait fait quelque sensation, ni apporté la moindre modification dans la situation; mais ceux qu'un avenir prochain peut révéler ont continué à s'élaborer.

Nous en mentionnerons deux de cette espèce.

L'un est la négociation Le Prédour, terminée le 18 à Buenos Ayres, en ce qui concerne Rosas, au moyen d'un traité dans lequel on a fait bon marché des exigences et des propositions connues de la France; et comme il faut encore discuter au Cerrito celui qui concerne Oribe, l'amiral doit s'y rendre d'un moment à l'autre. A cet égard, nous nous référerons à ce que nous disions hier et le 25 du mois passé. Nous ajouterons seulement qu'il y a aujourd'hui quatre vingt six jours accomplis que M. Le Prédour est à Buenos Ayres.

L'autre est l'état scabreux et menaçant des relations entre le dictateur et l'empire du Brésil. Nous nous référerons encore, sur ce point, non seulement à l'article qui précède (1) et à ceux que nous avons écrit depuis le 19

(1) L'article auquel le Comercio del Plata se réfère démontre que tout indique clairement que les relations entre Rosas et le Brésil prennent chaque jour un aspect plus trouble et plus sombre. Il cite à l'appui de ce fait incontestable le paragraphe d'une lettre écrite de Rio de Janeiro, sous la date du 20 juin, par une personne dont il garantit la véracité. Voici ce qu'elle dit :

« Nous avons du nouveau. Dans le rapport de M. Paulino, que je vous ai envoyé par..... et duquel je vous remets, par précaution, un second exemplaire, vous aurez sans doute fixé votre attention sur la note 42, à la page 53. Elle est du 8 mars; et dans cette note le gouvernement s'est refusé net à donner la solennelle satisfaction que l'on exigeait de lui pour les invasions du baron de Jacuhy, et même admettre les gestions de Guido, relatives au président extramuros, comme l'a baptisé ici le Libéral, que je vous envoie aussi avec d'autres journaux dans lesquels vous verrez avec quelle fermeté ils se prononcent. Il paraît que notre cher Guido n'a pas tardé à donner avis de cela au Restaurateur; car, il vient de recevoir par le Kestrel une réponse dans laquelle on lui ordonne que, sur le champ, et pour la dernière fois, il insiste sur la dite solennelle satisfaction; et que, si elle lui est refusée, ou si la réponse se fait attendre, il demande ses passeports et revienne immédiatement à Buenos Ayres. Ne servez aucun doute à cet égard. Le malheureux Guido, qui tremble comme un fiévreux à l'idée d'aller à Buenos Ayres se mettre sous les griffes de l'illustre, est resté tout éboussé du coup, car, bien qu'il doive être déjà accoutumé à ces ordres de pure forme, il paraît que cette fois la chose est sérieuse, et surtout, il sait bien quelle est aujourd'hui la disposition de ce gouvernement, de la grande majorité des deux chambres et du pays. J'ignore quand il remplira son désagréable mandat, mais je pense que, s'il n'a pas menti, il a du faire déjà, quoiqu'avec répugnance, une démarche préalable, et que le résultat ne lui a pas plu.... »

(Note du P. F.)

du mois dernier, mais à ce que nous dirons plus loin. Pour ce qui concerne les affaires avec l'Angleterre, il n'y a plus rien à en dire. Rosas, a retourné et échangé le traité, qui est reparti pour l'Europe par l'avant dernier packet (le Kestrel), renfermé dans deux boîtes plaquées d'or, qui ont coûté 22,000 piastres (2). Si nos lecteurs ignorent ce fait, ils ignoreront aussi, à plus forte raison, que M. Southern a exigé et obtenu préalablement de Rosas, l'assurance qu'il n'accorderait rien à la France qui produisit entre les deux traités une différence (*una desigualdad*) qui, sous quelque rapport que ce soit puisse être défavorable à l'Angleterre.

Passant maintenant à des matières moins générales, nous jettions un coup d'œil sur ce qu'elles offrent de plus remarquable.

La malheureuse république argentine, à l'exception de la province d'Entre Ríos, ne présente d'autres signes de vie, que ceux qui suffisent pour démontrer l'étendue de sa misère, de sa marche rétrograde, de son abjection complète sous le régime dictatorial qui domine partout. Depuis Buenos Ayres jusqu'à la frontière de la Bolivie, on sent le poids de la main arbitraire des despotes. Fidèles imitateurs de ce que fait Rosas à Buenos Ayres, les gouverneurs des provinces n'ont pas besoin de s'efforcer d'imaginer comment ils doivent gouverner : le programme du dictateur est pour la plupart d'entre eux la règle invariable de leurs actions. Rosas est-il arbitraire, est-il sanguinaire ? ils le sont également; mais avec la différence que si le premier le fait par instinct, par calcul, les seconds le font tout simplement par imitation; et en l'imitant bien cela suffit : ils se perpétuent dans le pouvoir, obtiennent son appui, et ils peuvent ainsi vivre en toute tranquillité d'esprit. Quel gouverneur de province serait assez audacieux pour oser s'écartez d'une seule ligne du programme que Rosas s'est tracé à Buenos Ayres ? — Aucun. — Non pas parce que leurs gouvernements n'ont besoin ni ne désirent des améliorations sociales, des garanties individuelles, mais parce que, au premier signal du dictateur, l'imprudent verrait tomber sur lui tous les séides des provinces, qui en général ne veulent pas d'autre amélioration que l'absolutisme portugais (3), où d'autre garantie que LA TERREUR qu'ils ont vu employer avec tant de succès à Buenos Ayres. Il n'y a dans ce tableau aucune espèce d'exagération. Les *Gacetas* de Rosas sont là pour le prouver : on sait avec quelleavidité elles s'empressent de publier le moindre document qui émane des gouvernemens de l'intérieur. — Rosas leur dit que l'Europe veut conquérir ces pays, et ils s'empressent de répéter en cœur CONQUÊTE EUROPÉENNE ! quoiqu'ils sachent tout aussi bien que le dictateur que ce que veulent les gouvernemens européens en Amérique n'est pas autre chose que des garanties pour leurs nationaux, — ce qu'aucun autre peuple de la terre ne leur refuse, — et que si la France a des différends avec Rosas ce n'est que parce celui-ci repousse avec une insupportable hauteur les plus justes demandes de cette nation. Ils le savent bien, et cependant ils répètent toujours conquête européenne ! sur un ton plus sonore que le dictateur, afin que celui-ci croie qu'ils le disent avec enthousiasme.

Et Rosas publie les dépêches dans lesquelles ces gouvernemens s'expriment ainsi, voulant que tout le monde sache, la France comme M. Le Prédour, que la République entière est unanime dans le sentiment de haine qui le domine, envers l'Europe et envers les français particulièrement.

Cependant, il faut dire que plus les provinces sont éloignées du foyer de la dictature, moins elles subissent l'action du gouverneur de Buenos Ayres; et leurs habitans, sans jouir pour cela de plus de liberté, ne se trouvent pas aussi rudement opprimés que dans les provinces plus voisines de Rosas. Cette légère différence n'existe pas, d'ailleurs lorsqu'il s'agit de choses qui doivent recevoir de la publicité.

Quant au cri hypocrite de conquête européenne, le gouverneur d'Entre Ríos fait chorus avec les autres; quoiqu'il sache aussi bien que ses confédérés ce que l'Europe cherche réellement en Amérique. Cependant, pour tout ce reste, le gouverneur Urquiza est une autre espèce de

(2) 12,000 francs, environ. (Note du P. F.)

(3) Nom que les argentins de l'intérieur donnent à ceux de Buenos Ayres, seul et unique port de toute la République. (Note du P. F.)

personnage; il aspire à un certain rang, et il peut alléger, pour cela, des titres que ne possèdent pas les poltrons de l'intérieur. Il s'est rendu notable entre les chefs de province; car enfin il s'est mis à la tête des soldats, il s'est battu, et il a été heureux sur les champs de bataille. C'est grâce à lui qu'Oribe s'est maintenu dans la République Orientale; car, sans ses secours opportuns, Dieu sait où serait aujourd'hui le président légal (4).

Tout homme qui ne jetera qu'un regard superficiel sur l'affligeant tableau que présente la République argentine, croira y voir le résultat d'un concert de vues politiques, complètement d'accord avec les voix et les besoins de ces populations. Il ne verra pas que ceux de l'intérieur sont abrutis et ruinés, et que leurs chefs, plus indolents ou moins hardis, qu'Urquiza n'osent pas s'aventurer dans la voie où est entré, bien qu'avec précautions, le général qui commande une province dont l'avenir est des plus brillants, et qui, avec le même penchant que Rosas à se méfier de tout, et se fortifiant contre le despotisme de celui-ci, se montre disposé à recueillir, par ses propres mains, le fruit de ses efforts.

Rosas ne craint rien d'aucun des gouverneurs de province, parce l'isolement dans lequel il les tient les rend impuissants; et il les redoute encore moins; collectivement, par la raison toute simple qu'il a eu soin d'introduire parmi eux une telle méfiance, un tel ombrage, réciproque, qu'ils ne peuvent rien entreprendre contre lui, lors même qu'ils en auraient le désir et la volonté.

Néanmoins, Rosas se tient sur ses gardes à l'égard d'Urquiza : — il a contre lui de grands soupçons, et il observe sa conduite; d'autant plus, quel es moyens dont Urquiza peut disposer sont infiniment plus grands que ceux des autres provinces, et on voit qu'il s'efforce de les augmenter encore. Il a en outre le sentiment de ce qu'il faut pour l'affermissement de Rosas au pouvoir, et il fait tout ce qu'il peut pour que ce pouvoir se brise s'il doit se tourner contre lui, ou à son préjudice.

D'un autre côté, Urquiza ne supporte aujourd'hui qu'avec une répugnance bien connue, les vexations et le tort qu'occasionne à la province qu'il commande, une disposition arbitraire de Rosas, consistant à forcer les commerçans d'Entre Ríos à transporter leurs produits à Buenos Ayres, pour de là être exportés à l'extérieur; et prohibant en même temps à ces commerçans, d'exporter chez eux, en métallique, la valeur des marchandises qu'ils ont apportées à Buenos Ayres, et sur lesquelles ils ont en outre payé des droits d'introduction. Urquiza veut voir cesser la fermeture du Paraná, afin que les batiments européens puissent arriver jusqu'à sa province et y charger ses produits directement pour l'extérieur. Rosas s'y refuse avec sa tenacité caractéristique. Les provinces de l'intérieur, qui ne sont point littorales comme Entre Ríos, Santa Fé et Corrientes, peuvent se soumettre à cette disposition du dictateur sans qu'il en résulte pour elles un préjudice aussi direct, de ce système égoïste qui contraint toute la République à n'avoir qu'un seul marché à Buenos Ayres, avec une douane unique.

Il est juste, d'ailleurs, de reconnaître que l'administration entrérienne est la seule qui essaie de faire quelque chose en faveur de sa population : l'inimitié des adversaires politiques du général Urquiza ne va pas jusqu'à vouloir obscurcir sa conduite actuelle. Il est positif qu'il fait quelque chose pour le bien être de ses gouvernemens; il est vrai que la civilisation actuelle exige plus que ce quelque chose; mais, enfin, quelque insuffisant que cela soit, on ne doit point le passer sous silence.

Relativement au PARAGUAY, nous avons vu tout récemment qu'il avait repris son attitude agressive, en faisant avancer de nouveau ses forces jusqu'à l'Hormiguero, sur l'Uruguay. On a dit qu'il avait repris bien vite ses anciennes positions sur le Paraná, mais, de toute manière, et quel que soit le but de ce mouvement inespéré, il révèle que le Paraguay est toujours résolu à soutenir son indépendance, les armes à la main, du moment que Rosas n'a point accepté ses ouvertures de paix; — d'une paix qui sans entrer maintenant dans le règlement des points contestés, les est réservés pour l'époque de la réunion d'un congrès, auquel le Paraguay enverrait ses députés.

(4) ORIBE qui, aux termes de l'art. 75 de la Constitution de l'Etat Oriental, ne pouvait exercer la présidence que pendant quatre ans, et ne pouvant être réélu avant un intervalle de 4 autres années, conservé néanmoins ce titre vain et mensonger depuis 1838, époque de sa démission volontaire. (Note du P. F.)

Le Patriote Français,

Ainsi donc, aujourd'hui ou demain, il faudra que Rosas entre dans une nouvelle guerre; et malgré qu'il soit énorme de ses derniers triomphes, il lui sera peut-être impossible d'anéantir le Paraguay, préparé comme celui-ci l'est, depuis longtemps, pour une lutte inévitable.

Il est impossible de parler du Paraguay, sans qu'au même instant surgisse l'idée du rôle que le Brésil est appelé à jouer dans la question de l'indépendance de cette République. Si la politique du gouvernement impérial s'est montrée, sur quelque point, nette et résolue envers Rosas, avec laquelle il a tant de choses à traiter, c'est sans aucun doute sur celui de l'indépendance paraguayenne. L'empire l'a reconnue, et il insiste vis-à-vis de Rosas en soutenant qu'il a agi dans la sphère de son bon droit en procédant à cette reconnaissance. On peut consoler à cet égard les notes du cabinet brésilien, que nous venons de publier, et notre article du 19 qui traite ce même sujet.— Il y a donc, ici, noblesse de procédé de la part de l'empire, et Rosas ne pourra que se mordre les lèvres de dépit, en présence d'une déclaration aussi explicite, renouvelée plusieurs fois.

À la fin, il semble que la politique de l'empire, après de si nombreuses fluctuations, vient de se fixer décidément, qu'elle est résolue à affronter celle de Rosas, et que, selon toutes les apparences, elle répond de ses résultats. Le mémoire du ministre des relations extérieures de l'empire, dont nous avons publié la partie relative au Rio de la Plata, montre avec assez de clarté qu'avec le cabinet actuel du Brésil les prétentions de Rosas ne peuvent avancer d'un pas. Dès lors, il est évident que ce dernier n'a pas réussi à l'intimider; et quoique le Brésil soit le champ où le dictateur s'est le plus vanté de ses capricieux désirs, c'est maintenant un terrain sur lequel il est obligé de marcher avec plus de précaution qu'il n'a l'habitude de le faire. Par conséquent, il est clair que la situation ne peut pas se prolonger.

Si en voyant l'attitude du cabinet impérial, Rosas le menace de retirer son ministre et de rompre enfin ouvertement, nous pourrons croire que le Brésil ne fera, cette fois, rien d'humiliant pour lui, dans le but d'appaiser la colère du dictateur. Nous dirons plus, c'est que tous ceux qui sont au fait de ce qui s'est passé entre l'empire et le dictateur, pendant la guerre que celui-ci fait à l'Etat Oriental, ont toujours cru qu'il arriverait un moment où Rosas ne rencontrerait plus dans le Brésil la docilité avec laquelle ses demandes ont été accueillies plus d'une fois; qu'à la fin la nation la plus puissante de l'Amérique méridionale, se sentirait blessée dans son honneur; qu'elle reconnaîtrait que la pente des concessions faites à un despote qui n'a d'autre règle, dans ses relations internationales, que sa capricieuse fantaisie, conduisait à un abîme et que le Brésil peut, s'il le veut, ne pas souffrir les extravagances de Rosas. C'était une conviction générale: de sorte qu'on n'a pas dû être surpris de voir M. Paulino prendre enfin l'attitude que nous lui voyons. Dans le champ de la diplomatie, Rosas a été vaincu: il n'en est pas venu, cette fois, à ses fins: mais qu'arrivera-t-il si il choisit un autre terrain pour éclaircir les droits qu'il prétend avoir et qu'il se plaint d'être méconnu par Brésil?— Le dictateur en viendra-t-il à cette extrémité?— Qu'il nous soit permis de ne pas discourir sur ces hypothèses. Si elles doivent se changer en réalité, nous le verrons avant peu. Nous dirons toutefois que cette éventualité est présente à l'esprit des hommes influens de l'empire, et qu'elle ne les prendrait pas au dépourvu.

Quant à l'Etat Oriental, et spécialement à sa capitale, aucun événement digne de remarque n'est survenu en juillet. L'héroïque Montevideo est toujours inébranlable: et à mesure que ses souffrances augmentent, on voit s'accroître au même degré sa persévérance, son union, et sa foi dans son AVENIR, qui ne tronquera certainement pas ses espérances.

(Comercio del Plata)

MANEUVRÉ DIPLOMATIQUE NON SUIVIE D'EFFET.

Une lettre de Buenos Ayres, en date du 3, contient le paragraphe suivant, publié dans le Comercio del Plata, de lundi dernier :

« M. Le Prédour a commencé le 26 du mois passé à faire ses visites pour prendre congé en annonçant à quelques personnes, d'après ce que plusieurs d'entre elles m'ont rapporté, qu'il s'en retournerait immédiatement. Ce fut l'origine du bruit qui circula depuis lors que M. l'amiral allait partir d'un moment à l'autre. Cependant, M. Le Prédour est toujours parmi nous, et je tiens pour certain qu'il ne partira qu'après les fêtes de juillet. »

« Si l'en est ainsi, dit le Comercio, le départ de l'Alcibiade pour la France ne sera pas aussi prompt que

quelques personnes l'ont cru en le voyant se disposer à appareiller il y a trois jours. »

La corvette transport le Marsouin, partie de Toulon le 14 avril, est arrivée hier soir sur notre rade, chargée de vivres, d'habillemens et d'objets de matériel naval pour l'escadre.

EUROPE.

FRANCE.

CATASTROPHE A ANGERS.

Un épouvantable malheur est arrivé hier à Angers au 3me bataillon du 11me léger, le même régiment auquel on avait attribué faussement des faits d'insubordination.

Voici comment les faits étaient racontés officiellement dans l'Assemblée, par les généraux Lamoricière et Tartas.

Un bataillon du 11me de ligne de passage à Angers, traversait le pont de Gé de fer construit sur la Maine, et qui sépare les deux villes.

Une précaution ordonnée par les règlements fut malheureusement négligée; les soldats s'avancèrent sur le pont en marquant le pas. Cinq compagnies entières s'y trouvaient déjà engagées, quand tout à coup les chaînes de suspension rompirent des deux côtés par le milieu, le tablier du pont se brisa également et s'affaissa des deux côtés dans la Maine, très profonde en cet endroit, entraînant avec lui les soldats et leur lieutenant-colonel. Ce dernier a eu le bonheur de se sauver, ainsi qu'un assez grand nombre des hommes qu'il commandait. On évalue à 400 le nombre de ceux qui ont été précipités dans la rivière. La capitale du soir a constaté l'absence d'à peu près 400 hommes.

On a commencé à recueillir des cadavres; mais on n'a pas encore retrouvé tous les morts.

(La Semaine)

Nous avons raconté, dans notre dernier numéro, sur les premiers détails que nous avions reçus, le déplorable événement qui a fait périr tant de braves soldats. Nos renseignements postérieurs ont confirmé ce que nous avions dit sur l'origine et les circonstances de ce malheur.

Toutes les victimes n'ont pas encore été comptées et cependant le nombre de celles que l'on connaît dépasse déjà trois cent! Tous les traits de dévouement n'ont pas été racontés: chaque journal, chaque lettre qui nous arrivent nous apportent de nombreux noms que la publicité ne doit pas laisser à l'oubli. On nous cite un des vicaires de la paroisse de la Trinité, l'abbé Grignon, qui a partagé le périlleux honneur de sauver ceux qui se noyaient,

Le colonel du 11me léger, M. Thomas, n'était point à Angers au moment du sinistre, mais à Saumur on l'avait appelé M. Castellanne: c'est donc à tort qu'on a prétendu l'avoir vu passer sur le pont Beaurepaire, le 16 avril.

De rése, aussi-tôt que la fatale nouvelle de la catastrophe lui est parvenue, il s'est empressé de retourner à Angers, où il se trouve en ce moment.

Les débris du malheureux bataillon ont été casernés: ils sont de la part des habitants l'objets des soins les plus touchans et de la plus délicate sollicitude. Riches et pauvres se confondent pour soulager ces infortunés échappés à une mort terrible.

Un fait a été accueilli avec une dououreuse surprise.

Le brave Turgis, ouvrier charpentier dont on raconte l'héroïque conduite, a regu, le lendemain du jour où il avait bravé cinq fois la mort et réussi à retirer cinq victimes du gouffre, une assignation pour comparaître devant la cour d'appel d'Angers. Cette assignation lui a été notifiée à la requête du ministère public rappelant d'un jugement du tribunal de l'instance qui l'avait acquitté il y a six semaines de la peine portée contre lui au sujet d'une manifestation politique faite à Angers le 24 février.

Cette poursuite ressuscitée contre lui le lendemain même du jour où toute la ville avait applaudi à son courage, a paru au moins inopportune aux personnes les plus modérées.

Les populations des campagnes du département de Maine et Loire et des départements voisins sont, comme la ville d'Angers, toutes tremblantes d'épouvante et de douleur. C'est surtout dans les petites villes et dans les bourgs où le bataillon avait passé la veille, que la nouvelle a produit la sensation la plus cruelle. Les ouvriers et les paysans l'avaient accueilli avec tant d'enthousiasme et de fraternité! Partout ils l'avaient salué des cris de « Vive le 11me léger! vive la République! »

A Segré, les ouvriers s'étaient cotisés pour offrir une barrique de cidre aux soldats fatigués de la route. Le lieutenant colonel Simonnet avait accepté ce cadeau, bien minime en lui-même, mais fait de grand cœur avec une effusion de reconnaissance indicible. Il avait serré la

main en signe de remerciement à deux des braves travailleurs députés par leurs camarades pour présenter cette offrande. Au départ, la population de Segré salua le bataillon par des acclamations sympathiques. Le lendemain, elle apprenait sa mort. Les derniers vivus étaient un adieu éternel!

L'hôpital d'Angers est toujours encombré de blessés, il en est plusieurs dont les médecins désespèrent. Quand au lieutenant-colonel, après quelques heures de fièvre arde et de délire, son état s'est sensiblement amélioré. Chose étrange! c'est la seconde fois que ce vieux soldat, qui a commencé sa carrière sous l'empire, échappe au même danger; car on raconte que le jour de sa première bataille, à Leipzig il faillit périr par un accident semblable.

Les funérailles ont eu lieu le 18 avril. Elles ont été l'occasion d'un deuil général. 23 corbillards contenant 195 cadavres étaient suivis par une foule immense revêtue de vêtements funèbres. On entendait partout des sanglots dans les groupes, et les visages étaient baignés de larmes.

Le cortège est arrivé à deux heures au cimetière de l'Est. Des discours ont été prononcés par le préfet, le maire d'Angers, M. de la Tousche, représentant du peuple, et M. Thomas, colonel du 11me.

Puis la foule s'est séparée dans le même recueillement solennel avec lequel on l'avait vue venir. Pas un trouble, pas un accident n'a signalé cette grande et lugubre manifestation populaire.

(Idem)

NOUVELLE DIVERSESS.

— On lit dans la Tribune, journal suisse:

« Nous apprenons que M. Boichot, ex-représentant à l'Assemblée Nationale de France, vient de s'embarquer à Gênes en compagnie de deux représentants du peuple romain. Ces trois proscrits se dirigent, écrit-on, vers les côtes d'Afrique, où ils vont rejoindre leur compagnon d'infortune, le Général Garibaldi. »

(La Semaine.)

— « On assure que le télégraphe électrique qui va établir une communication directe entre Paris et Londres en passant sous les eaux de la Manche, sera inauguré le 4 mai, à l'occasion du deuxième anniversaire de la proclamation de la République Française....

(Idem)

Le président de la République Française a reçu de l'empereur du Brésil une notification relative à la mort de Dom Pedro Alfonso, du roi de Wurtemberg, la réponse aux lettres de rappel de M. de Fontenay:

(La Semaine.)

ESPAGNE.

— Suivant le "Clamor público" de Madrid, la circulaire adressée à tous les curés d'Espagne pour exciter le zèle des populations en faveur du pape, ne fait pas de prodiges. Des renseignements d'une incontestable exactitude, dit le "Clamor," lui permettent d'affirmer que jusqu'à présent "Cinq individus" seulement, dans toute la Péninsule, se sont inscrits sur la liste de la légion pontificale:

(Idem)

MARINE.

ENTREE DU 9 JUILLET.

Rio Grande, le 28 juin, trois mats français Georges, de 197 tonneaux, capitaine Tanguy, à Ballé, avec 40 têtes bétail et 40 porcs.

Sorti de quarantaine.

Rio de Janeiro, le 24 mai, brick golette breveté Audaz, de 201 tonneaux, capitaine Ignacio da Silva, à Ezeus, avec 106 ballots tabac 1280 alquères ble 50 caisses chandelles 50 barils morue 20 idem hu-

le 123 idem beurre 500 caisses genièvre
100 barriques idem 95 idem fromages 12
demi caisses confitures 350 caisses savon
15 barriques jambons 15 pipes eau-de-vie
100 paniers pommes de terre 400 caisses
vermicelle 12 idem cartes à jouer 5 idem
marmelade.
Mouille hors du port.
Une barque et une polacre italienne
Prets à partir.
Fernambouc et ports du sud, brick bromois
Bremen.
Idem idem brick anglais Dove
Idem idem barque anglaise Mercure
Cap Verd, barque italienne Idra
Santa Cathalina, pailebot bresilien Sincero.
Californie, brick russe Maria
Antilles, barque française Ville de Rouen
Yaguary, pailebot national Caronte
id. id. id. Mercedes
id. id. id. Elisa
id. golette id. Luisa
id. bal. id. Juana Rosa
Iles de l'Uruguay pail. nat. Tetis.

Incendio

DE ARTICULOS DE ALMACEN.

POR COURAS SMITH Y COMP.

En los almacenes del Sr. Don Pablo Duples
sis, Calle del Cerrito, N° 103.

EL LUNES 15 del corriente, à las 11 en punto de la mañana, se procederá á la venta precisamente á la mejor postura, "sin retirar lote," del surtidos de efectos de almacén qui á continuacion se detalla:

Un completo surtido de conservas de Nantes llegadas ultimamente.

Sardinas de Nantes en 1/2 tarros y 1/4 de tarros.
Cofres en cajones
Vino Frontignan
Licores finos y ordinarios
Encurtidos de todas clases
Baules pintados en juegos
Tubos para quinqué
Bombas para mecheros
Tubos para mecheros de cristal
Juegos de porcelana para lavatorio
Estufas con piedra marmol de ultimo gusto, de todas dimensiones y con sus utiles correspondientes
Vasos de cristal finos
Idem entrefinos
Pitos de barro
1 cajon contenido aros para servilletas, platitos de platina para botellas, aceiteras, borlas para gorras, tiradores y papel seccante en cuadernillos
Idem en libretas
Naipes finos y ordinarios
Pinceles finos de dibujo
Carton de porcelana para targetas
Obleas finas
Papel gris de marca mayor
Idem de cartas fino
Idem dorados para billetes
Carteras
Sobres para cartas
Tinta de escribir en frascos
Lapeces finos.
Y otros articulos que no se detallan por su mucha estencion.

Avis Divers.

On désire trouver un propriétaire d'hôtel

ou de café qui puisse disposer de CINQ-CENTS PATACONS, pour lui proposer une affaire avantageuse.

S'adresser rue de SAN JOSE num 38, dans la nouvelle ville, jusqu'à 11 heures du matin.

AVIS

Aux Dames,

On vend des bouquets en plume d'oiseaux à bon marché, dans la rue de las Camaras, à la Platerie à côté de l'ancienne Pharmacie connue de l'Anglais, 103.

Hôtel de la marine

RUE VINGT CINC MAI, N° 81.

Cet établissement se recommande par la perfection de tout ce qu'on y sert journallement.

M. Guillot son directeur, qui a été cuisinier de plusieurs notabilités, s'empresse toujours de mériter la confiance des personnes qui voudront bien l'honorer de leurs patronage.

Il se charge aussi des commandes en ville et des dîners les plus distingués.

Dans la même maison, on loue des appartemens commodes et très agréablement situés, on assure les personnes qui les loueront, de soins assidus.

maison à louer,

Ayant 4 grandes pièces, une grande cour, cuisine etc, à un prix très modéré, cette maison est très acrée et très sèche. S'adresser à l'imprimerie du Patriote, rue Perez Castellanos N° 162.

UNE NOUVELLE TROIE.

Le général en chef des forces indépendantes était alors le général Antonio José de Sucre. Il avait 5,000 hommes sous ses ordres.

Le général en chef des troupes espagnoles était José de Laserna, le dernier vice-roi du Pérou. Il commandait à 11,000 hommes.

Les patriotes n'avaient qu'un seul canon; ils étaient un contre deux, pas même, comme on voit par les chiffres que nous venons de poser. Ils manquaient de munitions et de provisions de bouche, de poudre et de pain: on n'avait qu'à attendre, ils se rendraient; on attaqua, ils vainquirent.

Ce fut le général patriote Alejo Cordova qui commença la bataille; il commandait à quinze cents hommes — En avant! cria-t-il en mettant son chapeau au bout de son épée.

— Au pas accéléré, ou au pas ordinaire? demanda t-on.

— Au pas de la victoire! répondit-il.

Le soir, l'armée espagnole toute entière avait capitulé et se trouvait prisonnière de ceux que le matin elle tenait prisonniers.

Artigas, un des premiers, avait salué la révolution comme une libératrice; il s'était mis à la tête du mouvement dans la campagne, et alors, il était venu offrir à Pacheco de résigner entre ses mains le commandement, comme autrefois Pacheco avait fait pour lui.

Cet échange allait peut-être s'opérer, lorsque Pacheco fut surpris dans sa maison de casa blanca, sur l'Uruguay, par des marins espagnols.

Artigas n'en continua pas moins son œuvre de délivrance. En peu de temps il chassa les Espagnols de toute cette campagne dont il s'était fait roi, et les réduisit à la seule ville de Montevideo. Alors Montevideo pouvait présenter une sérieuse résistance, car elle était la seule ville forte d'Amérique: la première était San Juan d'Ulloa.

A Montevideo s'étaient réfugiés tous les partisans des Espagnols, appuyés d'une armée de quatre mille hommes. Artigas, soutenu de son côté par l'alliance de Buenos Ayres, mit le siège devant la ville.

Mais une armée portugaise vint en aide aux Espagnols, et débloqua Montevideo.

En 1812, nouveau siège de Montevideo. Le général Rondeau pour Buenos Ayres et Artigas pour les Montevideens ont réuni leurs forces, et son revenus envelopper la ville.

Le siège dura vingt trois mois; puis enfin une capitulation livra la capitale de la future République orientale aux assiégants, commandés alors par le général en chef Alvear.

Comment ce général en chef était-il Alvear et non Artigas? nous allons le dire,

C'est qu'au bout de vingt mois de siège, et après trois ans de contact

Gratis.

1^o Une belle pendule représentant l'Archevêque de Paris mort sur les barricades.

2^o Une pendule, Jeanne d'Arc au siège d'Orléans.

3^o Dito dito le soldat laboureur.

4^o Dito dito Renaissance.

5^o Une belle lampe modératrice.

Un de ces cinq articles sera donné au choix à tout souscripteur

A un exemplaire de la Révolution de 1848, par Leonard Gallois, l'ouvrage se composera de 4 beaux volumes ou 36 livraisons, ornées chacune d'un superbe portrait en pied grave sur acier.

ON SOUSCRIT :

Chez Edouard Maricot, rue du 25 Mai n° 169.

MM. les Souscripteurs sont prévenus que les vingt premières livraisons sont arrivées et que les échantillons de prime se trouvent à l'adresse ci-dessus, où ils pourront venir faire un choix.

Montevideo, le 17 avril 1850.

E. MARICOT.

Chambres Garnies

A LOUER:

A jour et au mois. S'adresser à M. Auguste, ancien cuisinier de l'hôpital, rue de Ituzaingo, n° 142.

Il prévient aussi qu'il a un dépôt de meubles à vendre.

Choucroute

Première qualité à 4 vintins la livre chez Mr Bonhomme, à l'enseigne du Trocadero, su. la place au commencement de la rue des 33 près du mole.

10

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

entre les hommes de Buenos Ayres et de Montevideo, les dissimilarités d'habitudes, de mœurs, je dirai presque de races, qui avaient été d'abord de simples causes de dissens, étaient peu à peu devenues des motifs de haine.

Artigas, comme Achille, s'était donc retiré sous sa tente, ou plutôt, emportant sa tente avec lui, il avait disparu dans ces profondeurs de la plaine si bien connues à sa jeunesse du temps qu'il faisait le métier de contrebandier.

Le général Alvear l'avait remplacé, et se trouvait, lors de la reddition de Montevideo, général en chef des Portenos.

C'est ainsi qu'on appelle dans le pays les hommes de Buenos Ayres, tandis que, par opposition, on appelle les Montevidéens des Orientaux.

Tâchons de faire comprendre ici les différences nombreuses qui existent entre les Portenos et les Orientaux, c'est-à-dire entre les hommes de Buenos Ayres et ceux de Montevideo.

L'homme de Buenos Ayres, fixé dans le pays depuis trois cents ans dans la personne de son seul, a perdu, dès la fin du premier siècle, toutes les traditions de la mère patrie, c'est-à-dire de l'Espagne; ses intérêts ressortant du sol, sa vie s'y est attachée: les habitans de Buenos Ayres sont presque aussi Américains aujourd'hui que l'étaient autrefois les Indiens qu'ils ont chassés du pays qu'ils occupent.

L'homme de Montevideo, au contraire, fixé depuis un siècle à peine dans le pays, toujours dans la personne de son seul, bien entendu, l'homme de Montevideo n'a pas eu le temps d'oublier qu'il est fils, petit-fils ou arrière-petit-fils d'Espagnol; il a le sentiment de sa nationalité nouvelle, mais sans avoir oublié les traditions de la vieille Europe, à laquelle il tend par la civilisation, tandis que l'homme de la campagne de Buenos Ayres s'en éloigne tous les jours, pour rentrer vers la barbarie.

Le pays, non plus, n'est pas sans influence sur ce mouvement rétrograde d'un côté, progressif de l'autre.

La population de Buenos Ayres, répandue sur des landes immenses, avec des habitations très éloignées les unes des autres, dans un pays dépourvu d'eau, manquant de bois, triste d'aspect, habitant des chaumières mal construites, puise dans cet isolement, dans ces privations, dans ces distances, un caractère sombre, insouciable, querelleur; ses tendances remontent vers l'Indien sauvage des frontières du pays, avec lequel elle fait commerce de plumes d'autruche, de manteaux pour le cheval et de bois de lances, toutes choses qu'ils apportent du pays où la civilisation n'a point pénétré, de contrées inconnues des Européens, et qu'ils échangent contre de l'eau-de-

Guill.^{me} Darrouzain

Medecin français, membre de l'Institut Homéopathique de Paris, un des plus anciens homéopathes du Brésil où il a propagé cette doctrine dans plusieurs provinces de cet empire depuis 1842, bien connu à Montevideo par les cures qu'il a opérées depuis 1846, donne des consultations tous les jours de 7 heures du matin jusqu'à 10, et de 1 à 3 heures de l'après-midi; rue de Buenos Ayres, n. 182, au premier. Il traite, spécialement, les personnes atteintes de syphilis, rhumatisme, maux d'yeux, etc., etc.

AVIS,

Le soussigne à l'honneur de prévenir la classe ouvrière qu'à dater du 1^{er} Juin prochain il ouvrira depuis 6 heures du soir jusqu'à 8 un cours de français, d'arithmétique, et de dessin linéaire

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance, auront lieu d'être satisfaites, des soins assidus qui leur seront prodigues, et surtout de la modicité du prix, eu égard aux circonstances fâcheuses où l'on se trouve.

S'adresser rue du 25 de Mai n° 394.

PUYFOURCAT,

LA VITTE
BOTTIER FRANCAIS.

A l'honneur de prévenir le public qu'il vient de s'établir nouvellement à Montevideo.

Il fait tout genre de chaussure à la mode et pour se faire connaître fera les bottes de huit piastres à 5 1/2 au comptant. Ceux qui l'honoreront de leur confiance auront lieu d'être satisfait.—Rue du Rincon, n° 87, en face de la confiserie.

M. Delauney, pro-

fesseur de danse, a l'honneur d'annoncer au public qu'il vient d'établir un cours de huit à dix heures du soir et un autre de dix heures à minuit, dans lesquels il apprendra tout genre de danse; de plus il se compromet en six leçons particulières de mettre au courant pour n'importe quelle danse que ce soit; la salle des cours vient d'être restaurée et bien décorée. Il offre également de donner des leçons dans les pensionnats et maisons particulières. Les personnes qui voudront l'honorer de leur confiance, pourront s'adresser Café de Paris, pour convenir de l'heure et des prix qui seront on ne peut plus modiques.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Cochet,

Fabricant de billards, de Paris.

Récemment arrivé de France, il a l'honneur de prévenir le public qu'il a rapporté un assortiment complet de billards et tous les accessoires qui en dépendent, tels que billes, procédés, marques, bleu, &c., &c. Il tient également un assortiment de bandes élastiques, métalliques, caoutchouc, lisières et autres de nouvelle invention: Il se charge de la réparation et de la confection des billards, on trouvera chez lui tout ce qu'il ya de plus moderne en ce genre.

Rue de Soriano, au coin de la rue de la ciudadela, la deuxième rue à droite en sortant du marché principal, près les arcades de la darsive.

Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS, rue de las Camaras, n° 148.

UNE NOUVELLE TROIE

11

vie et du tabac, qu'ils remportent vers ces grandes plaines des Pampas dont ils ont pris le nom, ou auxquelles peut-être ils ont donné le leur.

La population de Montevideo, tout au contraire, occupe un beau pays, qu'arrosoft les ruisseaux, qui coupent des vallées. Elle n'a point de grands bois; elle ne possède pas de vastes forêts comme l'Amérique du Nord, c'est vrai; mais au fond de chacune de ces vallées que nous venons de dire, elle a des ruisseaux ombragés par le Quebracho à l'écorce de fer, par l'Ubajá au fruit d'or, par le Sauce aux riches rameaux. En outre, elle est bien logée, bien nourrie: ses maisons, villas, fermes ou métairies sont rapprochées les unes des autres, et son caractère ouvert et hospitalier est enclin à cette civilisation dont le voisinage de la mer lui apporte incessamment le parfum sur les ailes du vent qui vient d'Europe.

Pour le Gaucho de Buenos Ayres, le type de la perfection est l'Indien à cheval.

Pour l'homme de la campagne de Montevideo, le type de la perfection, c'est l'Européen sanglé dans son habit, ficelé dans sa cravate, emprionné entre ses dessous-de-pieds et ses bretelles.

L'homme de Buenos Ayres a la prétention d'être le premier de l'Amérique en élégance. Il s'échauffe et s'apaise facilement: il a plus d'imagination que son rival. Les premiers poètes que l'Amérique a connus sont nés à Buenos Ayres. Varela et Lafour, Dominguez et Marmol sont des poètes portenos.

L'homme de Montevideo est moins poétique, mais plus calme, plus fermé dans ses résolutions, dans ses projets: si son rival a la prétention d'être le premier en élégance, il a, lui, celle d'être le premier en courage. Parmi ses poètes, on trouve les noms d'Hidalgo, de Berro, de Figueroa, de Juan Carlos Gomez.

De leur côté, les femmes de Buenos Ayres ont la prétention d'être les plus belles femmes de l'Amérique méridionale, depuis le détroit de Le maire jusqu'à la rivière des Amazones. Voulez-vous savoir les noms de celles qui réclament le sceptre de la beauté de l'autre côté de l'Atlantique, noscusses Parisiennes, qui ne vous doutez pas qu'une femme puisse être belle au-delà de la barrière de Versailles ou de Fontainebleau? Eh bien! ce sont, pour Buenos Ayres, les signoras A..... R...., P... L.... et M..... L.....

Peut-être, en effet, le visage des femmes de Montevideo est-il moins éclatant que celui de leurs voisines; mais leurs formes sont merveilleuses, mais leurs pieds, leurs mains et leurs tourments semblent être empruntées directement à Séville ou à Grenade; puis il y a cette variété qui, pour beaucoup, l'emporte sur la perfection, et Montevideo, la ville euro-